

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

A nos camarades mères dans la Résistance



Sont-elles rapidement rentrées dans leur foyer reprendre une place qu'elles avaient choisi de risquer de laisser vide ? Je ne sais mais c'est un hommage tardif, un témoignage d'admiration particulier que je veux rendre à nos camarades qui, jeunes mères de famille, se sont engagées dans la Résistance.

Dans quelques jours nous fêterons Noël et les fêtes de fin d'année, où, que l'on soit croyante ou pas, l'on rassemble et gâte ses enfants. Je pense à vous, mes camarades prisonnières qui viviez ces heures de séparation en évoquant dans votre cœur vos petits, sans même savoir peut-être par qui ni comment ils avaient été recueillis. Combien vous avez dû souffrir, peser indéfiniment vos sentiments et vos devoirs maternels face à vos sentiments et vos devoirs patriotiques et humanistes. Pour des chefs de famille, pour des mères entrer en Résistance, c'était mettre en balance des responsabilités de nature bien différentes.

J'y pense depuis que le beau livre de François Maspero, *Le sourire du chat*, m'a alertée (Ed. du Seuil 1984, col. Point 1985) sur le dilemme de nos compagnes, jeunes mères. C'est dans le silence, seules face à vous-mêmes, face en imagination à vos enfants, que vous avez passé ces longs mois, vos enfants dont certains ont pu croire que vous les aviez un moment sacrifiés, alors que vous vous étiez engagées dans la lutte contre l'occupation nazie en grande partie pour que leur avenir de Français reste ouvert et souriant. Vos doutes, vos craintes, vos désespoirs, c'est dans le secret, le plus souvent, que vous les avez vécus, les évoquant quelquefois peut-être entre vous, mais sans un instant les

Denise Vernay
(suite p. 4)

4° P. 4616

Rencontre interrégionale de Bordeaux

C'est sur deux registres que s'est tenue notre rencontre interrégionale de Bordeaux les 24 et 25 septembre derniers : celui de l'héroïsme et de la souffrance d'hommes et de femmes de la Résistance disparus, celui de leur présence renouvelée en nos cœurs de survivantes participant à de multiples cérémonies pour réanimer la flamme du souvenir.

Notre déléguée, Ginette Vincent, avait parfaitement préparé ces deux journées, commençées par un accueil généreux. Le 24 au matin, sous un ciel gris, nous étions une soixantaine réparties en deux cars confortables pour visiter la ville, comprendre sa topographie, admirer ses principaux monuments, puis participer à un bon déjeuner au mess de la gendarmerie mobile situé sur la colline de Bouliac.

La visite du Centre Jean Moulin fut un premier temps fort avec l'inauguration de l'exposition "Le train fantôme" qui s'y trouve actuellement. Ce train, dont faisait partie Ginette Vincent, avait quitté Toulouse le 2 juillet 1944, transportant des internés de la prison de St Michel ou du camp du Vernet. Arrêté en cours de route, mitraillé, revenant à Bordeaux où les hommes sont parqués à la synagogue, les femmes au Conseil de guerre,

le train se reforme le 9 août avec des prisonniers du fort du Hâ, puis repart vers le sud ; après 17 heures de marche, les prisonniers se trouvent à Sorgues où la population intervient en leur faveur autant qu'elle le peut, permettant un certain nombre d'évasions. Les autres finiront à Dachau, les femmes n'arriveront à Ravensbrück que le 1^{er} septembre. Les documents relatant ce trajet caotique nous furent présentés par un homme qui se souvient avoir vu, enfant, les prisonniers arrivant à Sorgues et retrouve devant nous l'émotion qu'il partagea avec les Sorguais à l'arrivée du misérable convoi.

C'est tout imprégnées de ces souvenirs que nous allons déposer une gerbe au monument en mémoire de "L'armée des ombres" (celui de la Déportation étant actuellement inaccessible) où nous attendent des représentants des autorités civiles et militaires. Nous les retrouvons à l'hôtel de ville tout proche, où notre présidente, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, peut remercier M. Cazendre, premier adjoint excusant M. Chaban-Delmas, le préfet Langouzy, le général Cousine et les nombreux anciens combattants présents.

→



Soulac : Monument à la mémoire des combattants du Médoc.

Rencontre interrégionale de Bordeaux (suite)

Le lendemain départ un peu plus matinal pour un grand circuit à travers le Médoc par la route des châteaux (mot qui signifie "vignobles" pour les Bordelais). On regarde, on admire l'automne roussissant à peine les rangées de vignes sous un soleil agréable,... mais on ne descend pas.

Puis ce fut Soulac, second temps fort de notre rencontre, devant le monument, très sobre à la limite des dunes, à la mémoire des combattants du front du Médoc : le colonel Jolit évoque alors pour nous les combats d'avril 1945 contre les Allemands retranchés dans la "poche" qui interdisait l'approche du port de Bordeaux, sept jours de combats qui firent quatre cents morts parmi les résistants et les unités de l'armée régulière qui donnèrent l'assaut, dont de nombreux Nord-Africains.

Nous avons ensuite déposé une gerbe devant les deux stèles apposées sur la mairie, celle en mémoire du général de Gaulle, celle en hommage à Georges Mandel, assassiné par la Milice ; il avait été maire de Soulac pendant 24 ans. M. Darenté, premier adjoint, nous reçut amicalement à la mairie.

Puis une halte rapide nous permit d'admirer la petite basilique, Notre Dame des Fins de Terre, petit bijou de l'art roman du XII^e siècle, dégagée des sables et restaurée il y a 100 ans.

Après un excellent et sympathique déjeuner à la pointe de Grave, notre dernier temps fort, le plus émouvant peut-être, eut lieu en pleine forêt, près du modeste monument érigé en souvenir du maquis de Vignes-Oudides. Quelques anciens maquisards, vieux hommes de cette terre, réservés, silencieux, comme étonnés de ne pas avoir été oubliés et que nous rendions hommage à ce qu'ils ont fait et subi, nous y attendent avec leurs drapeaux. Leur président, M. René Lafond, qui était dans le "train fantôme" rappelle ce qu'a été leur Résistance et ses conséquences, des atrocités qui n'épargnèrent pas la population civile.

L'heure du départ est arrivée. En quittant Ginette Vincent, qui avait si bien modulé cette rencontre, et nos camarades de la région, nous ne nous sommes pas vraiment éloignées d'elles tant restera vivace le souvenir de ces journées.

Marie-Claire Jacob



M. J. René Lafond, ancien déporté, nous reçoit au monument en souvenir du maquis de Vignes-Oudides.

CHRONIQUE DES LIVRES

*Si tu t'en sors... Auschwitz 1944-1945**

Nadine Heftler n'a pas seize ans quand par une belle matinée du mois de mai 1944 la Gestapo sonne à l'appartement où elle habite avec ses parents et sa grand-mère, à Lyon. Gifles, brutalités, sarcasmes, ce n'est même pas la peine de retrouver le certificat de baptême du père : quelqu'un les a dénoncés comme juifs. On devine l'inexorable suite : prison de Montluc, Drancy, Auschwitz.

Avant de disparaître sur la "rampe", le père dit seulement à sa fille : "Tu sais, si tu t'en sors, c'est une bien belle école..."

L'"école" ne commence pas tout de suite pour Nadine, car ses premières semaines se passent sous l'aile protectrice de sa mère. Mais Madame Heftler tombe bientôt malade et disparaît au cours d'une "sélection". C'est alors que la petite lycéenne, enfant choyée et protégée, affronte vraiment le camp... Le travail épaisant dans les Kommandos extérieurs, les sélections, le Block des enfants, l'évacuation démente vers Ravensbrück, puis de Ravensbrück à Malchow, tous ces épisodes écrits à 18 ans, peu après le retour en France, sont d'une véracité hallucinante. Car Nadine Heftler craignait que le monde s'imagine que les horreurs racontées par les survivants ne fussent pas vraies. Si, c'était vrai, et encore pire que tout ce qu'on a pu dire et écrire. Par fidélité à la vérité, par fidélité à la mémoire de ses chers parents Nadine Heftler a maintenant publié ses souvenirs qui nous touchent comme si cela s'était passé hier.

Une excellente préface de Pierre Vidal-Naquet place ces souvenirs de jeune fille dans les événements historiques de l'année 1944. Il faut la lire aussi.

Anise Postel-Vinay

* Nadine Heftler, Ed. La Découverte. Préf. Pierre Vidal-Naquet. 190 p. 92 F.

On peut se procurer ce livre dans toutes les librairies ou en envoyant 100 F à l'ADIR.

A propos de la réédition de *La maison des mortes** de Denise Dufournier

Bien que l'auteur indique dans sa préface de 1945 qu'elle va se borner à la description des faits, un nouveau chapitre, celui-ci de réflexion, a été ajouté dans l'édition actuelle. Denise Dufournier a tenu à dire combien l'expérience concentrationnaire a creusé une manière de vide entre les anciens déportés et le "monde extérieur", comme nous disions au camp, entre nous et "eux", écrit-elle. Cette impossibilité de décrire l'indicible, l'auteur la peint, avec la bonne humeur et l'humour que l'on a déjà goûté dans le reste du livre, sous la forme presque amusante d'un dialogue de sourds.

L'heure vient maintenant, cinquante ans après, où ce phénomène de l'indicible interroge plus largement les consciences : et pas seulement celles des adolescents que nous rencontrons dans les lycées et que nous sentons très proches, mais celles des penseurs contemporains. Témoin ce passage de la préface du philosophe Krzysztof Pomian au dernier livre de Gustaw Herling *Journal écrit la nuit*** - Gustaw Herling avait été arrêté par les Russes en 1940 alors qu'il tentait de rejoindre l'armée alliée. De son séjour de deux années dans le Goulag il fit un récit et une analyse saisissante dans *Un monde à part**** - Krzysztof Pomian écrit donc en 1989 : "Il est des expériences qui incitent au mutisme. Non qu'elles privent de l'usage de la parole. Mais parce que, avec une acuité parente de la douleur, elles font ressentir la misère incurable du langage. Son adhérence à la banalité des choses. Son incapacité à restituer fidèlement les désastres de la guerre, Auschwitz ou Kolyma, un tremblement de terre, une éruption volcanique. Tout ce qui arrive aux hommes, fût-ce du fait des hommes, mais qui passe la mesure de l'homme. Et ne laisse de choix qu'entre hurler ou se taire."

Une de nos camarades qui se mourait quelques semaines après son retour a murmuré : "ce que nous avons vécu est sans commune mesure avec rien". En terminant son livre, Denise Dufournier s'adresse en esprit à une de ses camarades morte là-bas, sous la tente : "... Antoinette, tu sais bien que les mots qu'il me faudrait former pour "leur" expliquer, Tu les as emportés avec toi, je ne les connais pas... Antoinette, oserai-je te dire qu'il est heureux que tu sois morte. Pourquoi ? Saurai-je déjà t'expliquer pourquoi ? ... Le monde des vivants est sans commune mesure avec le monde sur lequel tu as, pour la dernière fois, porté tes regards."

A. P.-V.

* Ed. Julliard. 174 p. 90 F

** Gallimard. 1989 pour la traduction française et la préface.

*** Ed. Denoël. 1985.

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous regrettons le décès de nos camarades :

Anny Lapointe, de Metz ;

Dolorès Born (35110 - 50687), de Toulouse, le 8 août ;

Andrée Girard (27...), de Paris, le 28 septembre ;

Andrée François (38852), de Nancy, le 29 septembre, sœur d'Yvonne François (38853), de Neuilly/Seine ;

Suzanne Latapie (47329), de Saint-Marcel, le 23 octobre ;

Charlotte Hils, de Illkirch, le 27 octobre ;

Jeanne Agostini, de Paris, le 28 octobre ;

Marlyse Lucioni (57947), de Meyreuil, le 1^{er} novembre.

Yvonne Linsig, de Belfort, a perdu son mari ;

Laetitia Le Leuch (47935), de Toulon, a perdu son mari le 30 septembre ;

Rolande Guyonvarch (27...), de Nantes, a perdu son mari le 9 novembre.

IN MEMORIAM

ANDRÉE GIRARD



"Il n'y en avait pas deux comme elle, disions-nous, après sa mort, l'une de ses filles et moi.

Sans doute est-ce là une vérité touchant chacune de nos amies de "là-bas" – cela l'était tellement pour elle. Toutes celles qui l'ont connue l'ont aimée.

Au sortir d'un long et dur séjour au fort Montluc, j'étais arrivée au fort de Romainville, sorte de petit paradis, à l'époque, vers le début du mois de décembre 1943.

Très vite, j'y avais fait la connaissance de femmes remarquablement sympathiques, entre autres – et je cite au hasard – de Zette Davesne, de Marguerite Flamencourt et des sœurs Tambour. Toutes, ou presque toutes, appartenaient au réseau "Prosper" et, dans un livre anglais (*A quiet courage* "un courage tranquille" de Liane Jones), j'ai appris récemment que les premiers agents du SOE envoyés d'Angleterre, commençaient par aller avenue de Suffren, chez les Tambour, recrutées par le mari d'Andrée. Hélas, dès le 22 avril 1943, elles étaient arrêtées. Je m'étais déjà beaucoup liée avec elles lorsque, venant de Marseille, vinrent se joindre à nous Andrée Girard et son amie Michette Méjean.

Son arrestation n'avait pas été le premier drame qu'Andrée avait vécu : ses parents avaient péri à Lyon lors d'un éboulement à la Croix Rousse. Andrée Girard, mariée à un jeune peintre, André Girard, qu'elle adorait, admirait et suivait en tout, était déjà mère de deux filles. Ils se trouvaient alors à Paris. Sa seconde fille, Danièle (plus tard Delorme), encore toute petite, se souvient encore du cri poussé par sa mère au téléphone : "Mon Dieu ! mes parents !". Bien entendu, Andrée prit chez elle son jeune frère rescapé de la catastrophe et l'aima comme un fils.

Dès 1940, M. Girard crée le réseau "Carte" et Andrée y accomplit d'importantes missions tout en s'occupant beaucoup de ses quatre filles. C'est au retour d'une de ses missions, dans un train qui la ramenait de Lyon à Antibes que la Gestapo la repéra. Avant d'être arrêtée, elle eut la présence d'esprit d'avaler les papiers qu'elle devait remettre, au passage, à un résistant d'Arles. Heureusement, ses filles disposaient d'un refuge. Quant à Danièle, partie alors en mission en Corse, elle trouva la maison vide à son retour.

Andrée et Michette Méjean (engagée avec son mari aux côtés d'André Girard) s'étaient retrouvées à la gendarmerie d'Arles, puis à Marseille au fort St Nicolas, à la prison St Pierre et aux Baumettes. Des mois plus tard, un jour provisoirement plus heureux que les autres, elles arrivaient à Romainville. "Il y a quelqu'un pour vous", avait dit Germaine Tambour à Andrée qu'elle connaissait de longue date, tandis que, de mon côté, je lui demandais "Qui est cette grande jeune fille si sympathique ?" et Germaine de rire, en me répondant : "cette grande jeune fille a quarante ans et, peut-être, sans le savoir, est-elle déjà

grand-mère", ce qu'elle devait apprendre à son retour.

Pour jeune qu'elle parût, il émanait d'elle une sorte d'amour maternel, celui qu'elle portait aux quatre filles que son arrestation lui avait arrachées. Déjà avant son mariage, elle avait une grande culture, son mari la fit pénétrer dans le monde du théâtre, celui même du music-hall et dans celui de la peinture. Après des mois de secret à Montluc j'avais, ô merveille ! reçu des lettres et des colis. *Les pensées de Pascal* firent ainsi notre joie à toutes deux.

Alors que l'année 43 glissait inexorablement vers 1944, les jours presqu'heureux que nous venions de vivre, se terminaient. Vers la fin de janvier, un car nous emportait vers Compiègne et, le petit groupe qui s'était alors formé à Romainville allait se perdre dans la multitude des femmes qui se trouvaient déjà sur place. Pourtant, dès notre arrivée, au milieu de ces innombrables femmes, j'aperçus un visage connu dans les ambulances de Lyon et de Toulouse, celui de mon lieutenant Franquinet devenu "Catherine" Goetschel. Inutile d'ajouter que mes amies de Romainville devinrent aussitôt les siennes et que les sœurs Tambour, Andrée, Catherine et moi formèrent vite une sorte de petite famille, à laquelle se joignit la gentille Angeline, surnommée "Canard".

Compiègne, puis l'entassement dans les wagons d'un train de marchandises, l'arrivée impressionnante à Ravensbrück (convoy des "27 000"), nous sommes très nombreuses à avoir connu cela. Ce "cela" était terrible – la

faculté d'aimer et d'être aimable subsistait cependant.

L'apparente jeunesse d'Andrée lui permit, comme à Catherine, Canard et moi, de partir en transport : ce fut Holleischen, en Tchécoslovaquie. Hélas, les sœurs Tambour restèrent sur place. Le reste du groupe se reforma, ce qui en rien n'exclut les autres. C'était un camp de travail, dont une partie des prisonnières allait dans de petites usines d'armement. Catherine et Andrée y travaillaient quelque temps côte à côte, l'une défaisait le travail de l'autre, façon parmi d'autres de saboter. Dans la journée, le travail nous séparait le plus souvent, mais quelle joie, le soir, lorsque nous nous retrouvions ! Un sentiment de sécurité, absurde peut-être, nous envahissait : notre paillasse pleine de poux se transformait en une chaude maisonnée dont n'étaient pas exclus les absents – les filles d'Andrée en particulier. Cette maison fut baptisée "maison-chou" d'après le charmant livre de Geneviève Fauconnier : *Trois petits enfants bleus*. Jeanette L'Herminier en a fait un dessin.

La libération ne nous sépara que matériellement bien que l'Amérique, où Andrée alla rejoindre son mari, nous parût très lointaine. Chacun de ses retours étaient une joie pour ses filles bien sûr, pour Catherine et pour moi aussi.

"Maison-chou" vivait en nous et y vivra toujours. Catherine en était le "petit chef", Andrée en était l'âme. Elle l'est toujours.

Anne-Marie Bauer

MICHELLE SIMON-DOUAR



Comment en quelques lignes retracer la vie d'une amie disparue quand, à sa mémoire, sont liés les souvenirs d'un Kommando entier ?

J'ai fait la connaissance de Michelle Simon dans le wagon à bestiaux qui nous emmenait à Romainville à Ravensbrück.

Sa belle-mère, Anne Simon et elle avaient été arrêtées chez Thérèse de Poix au château de la Roche Ploquin, près de Tours, en même temps que des parachutistes hébergés. De ce transport, une image m'est restée : Michelle dépliant comme un accordéon les photos de sa petite fille âgée à l'époque de 3 ans qui faisaient le tour du wagon et éveillaient notre sensibilité. Elle parlait peu de son mari, engagé en Angleterre, ne voulant pas augmenter l'inquiétude de sa belle-mère. Court passage à Ravensbrück en quarantaine. Sa belle-mère y reste avec Madame de Poix, elle part en Kommando dans une usine, à Hanovre.

Elle devient un des personnages du Kommando, sa bonne humeur, son sens de l'humour, sa complaisance, sa gentillesse nous attiraient toutes vers elle : mais les risques causés par sa hardiesse verbale dans son innocence apparente déplaissaient souverainement à nos gardiennes SS qui en firent, comme de son amie Simone Rohner, des têtes de turc : d'où une pluie de coups chaque fois que les SS croyaient qu'elles étaient narguées... et elles l'étaient !

Malgré ces rebuffades et la fatigue commune, elle réussissait à animer de sa bonne humeur tout le groupe et participait avec brio aux essais de distractions pendant les pauses spectaculaires devant le bloc ou aux demi-journées de retrouvailles des équipes de jour et de nuit du dimanche après-midi. Ainsi, elle récitait le poème "Les culottes", écrit par Nicole Guérin, que nous aurions voulu enregistrer pour la postérité tant il était vivant et plein d'humour noir. Elle avait retrouvé tout le texte de "La farce de Maître Patelin" qu'elle disait et mimait avec excellence.

Elle avait la foi, ce qui lui fut d'un grand secours... Au retour de déportation elle eut l'immense peine d'apprendre la mort de son mari. Seule la présence et l'éducation de sa fille lui permirent, au début, de survivre dans le délabrement de sa santé.

Devenue maire-adjoint du 8^e arrondissement de Paris, elle faisait l'admiration par son courage moral de tous ses collègues. Elle aimait écouter ses amies de Hanovre et ne manquait pas les réunions de Vichy organisées par Maggy Degeorge et Henriette Labussière ; elle n'oubliait pas non plus son réseau Buckmaster et l'ADIR. C'était une fidèle. Elle est morte en juillet dans un accident de voiture... quelle fatalité... Nous l'aimions. Elle nous manque beaucoup.

Annette Chalut

Les nécessités de l'actualité nous obligent à reporter au prochain Bulletin un compte rendu de l'inauguration du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation à Lyon. Il a été l'occasion d'un colloque international *Résistance et Mémoire – Les leçons de la Mémoire* les 15 et 16 octobre 1992.

ASSEMBLÉES 1993 ET ÉLECTIONS

Elles auront lieu les 18 et 19 mars 1993 à l'hôtel ADAGIO

257/263 rue de Vaugirard, 75015 Paris

Tél. : 40.45.10.00 – Bus 39, 49, 70 – Métro "Vaugirard" – Parking

En 1993 l'Assemblée Générale se tiendra sur deux journées puisque l'année 1993 ne comportera pas de rencontre interrégionale. Le programme de ces deux journées sera le suivant :

Jeudi 18 mars

14 h 30 - **Assemblée Générale Extraordinaire** des membres de l'A.D.I.R. à l'Hôtel Adagio, pour obtenir l'autorisation éventuelle d'une modification des statuts de l'association permettant de porter la cotisation annuelle à 100 F minimum.

15 h - Assemblée Générale Ordinaire.

18 h 30 - Ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe.

19 h 30 - Dîner à l'Hôtel Adagio (240 F).

Transports assurés par autobus.

Vendredi 19 mars

10 h - Visite du **Centre de Documentation Juive Contemporaine**, 17, rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris (métros : Pont-Marie, Saint-Paul – bus : 69, 76..., parking).

12 h 30 - Déjeuner, au restaurant très proche : *Le Trumilou*, 84 quai de l'Hôtel de Ville (175 F).

Bonnes fêtes

et bonne année à l'A.D.I.R. Nous tirerons les rois le **dimanche 17 janvier 1993 à 15 heures**, 241, boulevard Saint-Germain – Paris 7. Vous serez toutes les bienvenues !

ÉLECTIONS

Membres sortants : M^{mes} Anthonioz, Charpentier, Fleury, L'Herminier, Mella, Vernay.

De plus, le 23 novembre 1992 le Conseil d'Administration a coopté en qualité d'administrateur, en remplacement de M^{me} de Renty, nommée membre d'honneur, M^{me} Marguerite Dupré qui se présente à vos suffrages.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée Générale de leur cotisation 1993 auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R. – C.C.P. Paris 5.266-06 D, et, si besoin, d'envoyer leurs pouvoirs (deux cette année).

Noël 1944 à Hanovre

Notre camarade Michelle Simon, qui est morte en juillet dernier, a laissé quelques notes relatives à la déportation. Nous en extrayons le récit suivant :

... "Le jour de Noël nous vaut la soupe quotidienne plus claire que d'habitude et la suppression du pain, compensée par une maigre attribution de pain d'épice. La surveillance s'est un peu relâchée. Dans leur Block là-bas les "souris" mangent, boivent, reçoivent leurs amies, évoquent peut-être elles aussi leurs souvenirs qui ne doivent pas manquer de piquant : l'une était vachère, l'autre cocher de fiacre, cette troisième écuyère de cirque. Faut-il dans ces situations diverses chercher ce goût du clinquant qu'elles ont gardé sous leur uniforme sévère ? Ici moins disciplinées qu'à Ravensbrück, elles portent bagues, boucles d'oreilles et turban au lieu du calot réglementaire : merveilleux sujet d'hilarité pour les Françaises.

Aujourd'hui il n'y aura pas d'alerte et nous pourrons organiser nos chambres composées de trente chalis chacune. Toutes font un effort. En fermant les yeux, je vois la chambre de guinguette où la loterie se tire : lots de caoutchouc, bons pour un foie gras, un service à thé... Dans une autre chambre les rations de

A nos camarades mères dans la Résistance (suite)

oublier : survivre pour eux était une de vos raisons de lutter.

Marguerite Pellet, citée par Violette Maurice (N.N., Encre marine 1991) révélait une partie de ses angoisses par ces terribles mots "j'ai rêvé que je rentrais mais mes enfants ne me reconnaissaient pas". Marguerite Pellet n'est pas rentrée. Pourtant elle sera à nos côtés en ce prochain Noël, invisible et présente comme tant de nos disparues.

Denise Vernay

pain, de margarine et de confiture réunies ont été trempées dans du café puis amalgamées. Le tout s'est transformé en rêve... Une petite fille dans un berceau dort et plus loin dans une cheminée monumentale cuit une énorme dinde.

Mais je parlerai surtout de la chambre 12. Poussée dans un coin, la table est notre autel. Le carton de l'usine celui que nous volons pour ouattiner nos maigres robes a fourni la crèche et les rochers. Le laid caoutchouc synthétique prend des formes harmonieuses et peint au minimum rouge et blanc s'est fait enfant Jésus, Vierge Marie. Les chiffons de l'usine vieilles chemises, vieux caleçons proposés au nettoyage, les mains tachées de colle témoignent eux aussi de la grandeur d'un Dieu naissant. Les personnages d'inspiration espagnole s'en vêtent somptueusement et les coffres des rois mages débordent de présents magnifiques. L'étoile est d'argent et dominant la crèche, la croix de caoutchouc peint s'appuie sur le drapeau tricolore. Cette nuit le caoutchouc synthétique va chanter la gloire de Dieu. Il flambe dans le poêle dont la porte est ouverte et sa flamme nous éclaire. Assises par terre nous chantons nos vieux Noëls français, puis silencieuses, recueillies, nous rejoignons Dieu qui nous est enfin accessible, les êtres chers. Nous rêvons. J'invente dans mon cœur un Noël londonien. J'y vois celui, qui, parachuté et arrêté en mars 1944, a déjà disparu sans laisser de traces depuis le mois de mai. Libres de tout ce qui matériellement enchaîne, nous sommes sans crainte. Nos gardiens ne peuvent rien contre nous.

Voici le jour, le Commandant et la Commandante désirent visiter le Block. Tout ce qu'il contient est rigoureusement interdit ; nous risquons les punitions les plus graves. Muets d'étonnement, ils parcourent les chambres puis l'admiration du Commandant éclate : "Mais, s'écriit-il, elles ont su créer une atmosphère d'élégance avec ce qui n'était que simplicité. Comment ont-elles fait ?" Nous ne pouvons pas vous l'expliquer, Monsieur le Commandant, vous ne comprendriez pas. Simplement nous sommes Françaises.

Michelle Simon, 39001

Ma gentille grand-mère

Madame Gisèle Lacombe, née à Saintes en Charente Maritimes est ma grand-mère. Elle est très joyeuse et gaie. Tous ses petits-enfants l'adorent et les adultes aussi.

Elle a beaucoup de personnalité.

Ce qui frappe le plus chez elle c'est sa gaieté. Elle est très dynamique. Comme un train qui dévale une colline ma grand-mère grille des feux rouges. Malgré des kilos de chocolat et de gruyère engloutis quotidiennement, elle marche avec une allure gaillarde et décidée. Elle ne résiste à rien ni à personne c'est sans doute pour cela qu'elle a survécu pendant la guerre dans ses années de déportation. Son regard doux et droit montre qu'elle est franche. Sa tête ronde et massive est auréolée de cheveux gris argentés. Ses yeux noirs, sombres et malicieux me confirment la joie qu'elle prend à tricher aux jeux. Ses lèvres bien dessinées et sensuelles ne montrent pas qu'elle est bavarde comme une pie. Son nez est droit et long. Ses oreilles sont longues et bien ourlées. Son menton est rond et proéminent. Sa mâchoire est légèrement prognathie. Ses sourcils sont épais. Elle a deux fossettes amusantes. Sa voix est chaude et caressante comme l'affection qu'elle nous donne. Elle est très généreuse et pense beaucoup plus aux autres qu'à elle.

J'ai beaucoup de respect et d'admiration pour ma grand-mère. Si vous rencontrez un jour une vieille dame de plus de quatre-vingts ans qui n'en a pas l'air et qui en cinq minutes vous racontera la vie de ses dix-sept petits-enfants, c'est elle ! C'est ma grand-mère ! Vous ne vous ennuierez pas !

Fin

Pierre-Marie Chauvin
(11 ans)

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739